

Pour passer d'Italie en France, de plus en plus de migrants tentent de traverser les Alpes. Souvent au péril de leur vie. Des pistes de ski aux cols enneigés, tous les moyens sont bons. Depuis la ville italienne de Bardonecchia, Charlie a traversé la frontière avec eux.

Bardonecchia est une petite ville des Alpes italiennes. La France est à 5 kilomètres à vol d'oiseau. On peut s'y rendre par le tunnel du Fréjus, direction Modane. Ou par le col de l'Échelle, qui descend sur Briançon.

La journée, Bardonecchia est une modeste station de ski, tout à fait banale. Mais en fin de journée, c'est un autre monde. Chaque train qui vient de Turin apporte son lot de migrants. Une vingtaine par soir, en moyenne. En baskets, petite veste, et avec un léger sac à dos, ils débarquent sur le quai, un peu perdus. Et ils le seraient totalement sans les associations d'aide aux migrants. Une boisson chaude plus tard, ils ont besoin de parler. Amadou vient de Guinée : « Je suis arrivé à Lampedusa, et cela fait six mois que je suis en Italie. Je veux aller en France, car je suis francophone et j'ai des amis là-bas. » Ils viennent d'un peu partout – Mali, Nigeria, Sénégal... –, mais ils ont tous le même but : la France.

En venant d'Italie, le plus simple serait de longer la côte méditerranéenne, de Vintimille à Menton. « Mais c'est devenu trop difficile là-bas, il y a trop de contrôles de police. On m'a dit qu'on pouvait passer par la montagne. » Ils ont entendu parler de Bardonecchia, alors les voilà. Le problème, c'est que, entre ici et la France, il y a la montagne. En été, la traversée du col est une promenade de santé... À ceci près que les douaniers français pullulent, jumelles en main, et renvoient ceux qu'ils chopent à Bardonecchia...

En hiver, il y a moins de contrôles, sauf que le prix à payer, c'est la neige. On ne peut pas tout avoir. Entre les flics et le froid, ils ont choisi le froid. Mais personne ne leur a dit qu'ils filaient au casse-pipe en tentant la traversée du col.

Du coup, c'est ce que font les bénévoles. Comme Sylvia, une prof de français, qui vient ici quasiment tous les soirs : « Notre rôle est de les dissuader de passer. La nuit, il fait entre -10 et -15 °C. Ils risquent l'hypothermie, ou de se perdre, ou d'être pris dans une avalanche... »

J'ai avancé un peu, et j'ai vu. Il faut faire quatre kilomètres de route jusqu'au pied du col. Et là, la neige commence. Au début, ça paraît facile, la piste est bien damée. Mais très vite, on s'enfonce jusqu'aux genoux. Il est déjà impossible d'avancer. Alors, imaginez au sommet du col, avec 1,5 mètre de neige, c'est jusqu'à la poitrine que vous êtes englué. Il y en a pourtant qui tentent : « Certains ont fait la traversée au mois de décembre, mais la neige était meilleure. En ce moment, c'est impossible. Il y a eu des avalanches qui bloquent le passage. Un jeune homme a eu les orteils gelés et a dû être amputé, et il y en a deux autres qui ont fait une chute de 40 mètres. »

Cette année, c'est du jamais-vu, témoigne Sylvia : « Je suis née à Bardonecchia, et depuis que je suis petite, il y a toujours eu des migrants qui passaient. Mais c'est la première fois qu'il y en a autant, et en plus en hiver. »

On peut comprendre que les Africains n'aient pas conscience de ces dangers, à leur décharge, ils n'ont pas vu beaucoup de montagnes dans leur pays. Et puis, la notion de risque n'est pas la même pour eux. Quand on lui explique qu'il y a une menace d'avalanche, ce Nigérian n'a pas l'air très impressionné : « J'ai traversé à pied le désert libyen et la mer en Zodiac, alors je suis habitué aux risques. »

Quand on a été kidnappé, tabassé, vendu comme esclave, et à deux doigts d'être noyé, ce n'est pas un peu de neige qui fait reculer : « Je ne

Quand on a été kidnappé, tabassé, et à deux doigts d'être noyé, ce n'est pas un peu de neige qui fait reculer.

suis pas arrivé là pour dormir, mais pour passer en France. » Devant les injonctions à rebrousser chemin, ils disent « oui, oui », mais on devine qu'ils pensent plutôt l'inverse. C'est pourquoi Patrizia, qui est médecin bénévole pour l'association Rainbow for Africa, ne lâche rien : « J'ai deux fils, et je te parle comme une maman : il ne faut pas y aller, c'est trop dangereux. »

En plus de raisonner les migrants, il faut aussi surveiller les journalistes. Ce soir, une télé italienne filme, et son journaliste travaille au corps les migrants : « Vous allez essayer de passer ce soir ? » Rien de tel pour énerver Sylvia : « Il ne faut pas leur dire ce genre de choses. Vous les incitez à tenter de passer pour avoir des images. C'est dangereux, alors que nous passons notre temps à les en dissuader. »

Qui dit frontière dit passeurs. À ce propos, où sont-ils ? « Il y en a certainement, mais on ne les voit pas. De toute façon, beaucoup de migrants n'ont pas

besoin de passeurs. Ils ont des GPS, et même des applications pour décrire le chemin à prendre. Mais en ce moment, même les passeurs ne traversent pas le col à cause de la neige. Ils leur font surtout passer la frontière en voiture. »

De fait, j'aperçois trois hommes qui s'enfoncent dans la nuit. Je leur demande s'ils veulent passer le col. « Non, on attend un ami qui habite ici. » Je les observe à distance. Effectivement, ils téléphonent. Quelques instants plus tard, une voiture se pointe. Ils montent. Ceux-là franchiront peut-être la frontière planqués dans un coffre.

Mais d'autres, moins fortunés sans doute, tentent quand même à pied, malgré les recommandations des bénévoles. À 22 heures, Sylvia reçoit un appel. Branle-bas de combat : « On m'a signalé qu'il y avait des migrants sur la route du col. » Nous embarquons illico en voiture. Deux kilomètres plus loin, trois migrants marchent dans la nuit. Sans torche et grelottants. Quand je pense que, moi, je me pèle sous mes deux pulls et mon manteau fourré. Imaginez-les dans la montagne, dans un mètre de neige et dans le noir ! Si on ne les avait pas trouvés, que seraient-ils devenus ? Ils ne font pas de difficultés pour revenir à la gare, au contraire, ils ont plutôt l'air soulagés. À mesure qu'ils avançaient, ils ont dû comprendre dans

quoi ils s'embarquaient. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Sylvia se souvient de ce soir où « il y en a qui sont partis à minuit. On n'a pas pu les récupérer avant le col, et ils sont revenus à 5 heures du matin complètement trempés, gelés et épuisés ». Heureusement, la grande majorité des migrants renonce à l'ascension. Après une nuit au chaud, certains tenteront de se glisser dans un train pour la France, mais vu l'omniprésence des douaniers, je doute qu'il y ait beaucoup de réussites...